

JEANNE D'ARC ATHLÉTESSE

Il est loin de notre pensée de traiter avec quelque désinvolture un nom vénéré dans notre histoire nationale en lui ajoutant ce qualificatif : « **athlètesse** ». Bien au contraire. On sait quelle conception élevée nous avons de l'éducation physique. Nous ne nous bornons pas à son sujet à cette définition simpliste : « action de développer le corps ». « L'être humain n'est pas qu'un organisme, il possède une âme et un cerveau... La force physique n'aboutit à rien de bon ou de bien sans l'action tenace de la volonté, de l'énergie et sans un idéal généreux... » (G. Hébert).

Aussi bien, le titre d'athlètesse ne sera

En étudiant la personnalité physique et morale de Jeanne d'Arc nous avons été frappé de voir combien ces caractéristiques se retrouvent chez elle auréolées de noblesse et de pureté.

Il nous paraît donc intéressant de citer respectueusement son exemple en donnant quelques renseignements peu connus — croyons-nous — sur certains côtés de la carrière de cette incomparable héroïne.

♦♦

Bien que de condition relativement aisée Jeanne d'Arc est une paysanne ; elle aime la vie des champs, frugale et rude, elle y est rompue dès son enfance.



Jeanne d'Arc, prisonnière au siège de Compiègne, 24 mai 1430.
d'après un vieil ivoire du XVI^e siècle.

selon nous, conféré qu'à une femme parfaitement éduquée par suite d'une action continue ayant assuré son développement physique intégral, accru ses résistances organiques, mis en valeur ses aptitudes dans tous les genres d'exercices, développé son énergie et ses qualités d'action ou viriles, enfin ayant subordonné tout l'acquis physique et viril à une idée morale dominante : l'altruisme (1).

(1) V. G. Hébert, Définition de l'Éducation Physique, n° 21 de notre revue.

Un de ses plus grands plaisirs a toujours été de conduire à l'abreuvoir les troupeaux paternels, grimpée sur une vieille jument (2) puis, lui vient l'ambition de se perfectionner dans l'art équestre lorsque, sous l'irrésistible poussée de son ardente foi, elle décide de sauver son pays, les armes à la main.

Un ami de son père, Thiesselin, écuyer au service du seigneur de Neufchâteau fut sans doute son premier professeur

(2) Cf. Abbé Mourot, Domrémy et le Mouvement national.

d'équitation (1) : de lui elle apprend comment il faut seller, soigner un cheval et se servir de ses « aides ». Très attentive, douée d'une excellente mémoire, Jeanne puisera à cette source les phrases et les sentences hippiques qu'elle emploiera fréquemment plus tard et qui feront « s'estonner » ses compagnons.

Bientôt après, elle a l'occasion de parcourir un long ruban de route dans l'odyssée légendaire des habitants de Domrémy vers Neufchâteau, pauvres gens menacés dans leurs vies autant que dans leurs biens par les bandes ennemies qui infestaient la région. Puis, elle est appelée à se rendre fréquemment à une soixantaine de kilomètres de son village, chez son oncle le curé de Sermaize, en croupe de son frère, sur la bidette de Jacques d'Arc. « C'est là bonne école de guerre » dit-elle, mais la bidette n'était ni vite ni souple, les heures s'écoulaient au pas lent de l'animal habitué à creuser le sillon et l'on avait du mal à en obtenir l'« amble » ou le « pas relevé » allures qui épargnaient la fatigue tout en augmentant la vitesse.

Cet entraînement lui donne cependant confiance en elle, elle trouve un jour assez d'assurance pour dire à Robert de Beaudricourt : « faites-moi donner un cheval » et pour prouver aux rudes gars qui avaient noms Jean de Metz et Bertrand de Poulangy qu'elle était capable de partager leur dure existence.

C'est au printemps de l'année 1429 que se place le fameux achat pour 16 francs, par Durand Laxart, parent de Jeanne qui habitait Vaucouleurs, du « bidet », « courtaud » ou « roussin » (2) appelé à la conduire tant bien que mal à Chinon.

Cependant avant son départ elle est convoquée à la cour du Duc de Lorraine pour y faire montre de ses talents guerriers. Elle y « court la lance » ce qui au moyen-âge était le critérium du chevalier. Là s'affirmait la science de l'écuier aussi bien que la vigueur et l'adresse du soldat.

Cet exercice consistait à piquer de la lance un certain nombre de mannequins

(1) Cf. Siméon Luce. Jeanne d'Arc à Domrémy, p. 354.

(2) Au Moyen Âge, le cheval de combat était dénommé « destrier » ; les « haquenées » ou « ambleurs » étaient les chevaux du service des routes, des longues étapes ; les « bidets », « courtauds » ou « roussins » étaient les montures des marchands, des bourgeois ou autres voyageurs tranquilles.

en prenant la position du choc. Une fois au bout de la piste le cavalier par une savante demi-pirouette reprenait de nouveau le terrain parcouru. C'était la « passade furieuse » particulièrement difficile à exécuter.

Jeanne se tira de cette épreuve tout à son honneur : « ...quand prenant la lance qu'on lui tend, elle exécute la course comme le meilleur des chevaliers, l'étonnement fait place à une véritable stupeur... » (3).

Dès lors Jeanne, recueillant le fruit de sa persévérance et de sa tenacité, reçoit en quelque sorte son brevet d'écuier. Elle n'avait guère plus de dix-sept ans et bien qu'il ne soit parvenu jusqu'à nous aucun portrait authentique de l'héroïne il nous est possible de reconstituer son aspect physique d'après les pièces du temps (4). Elle était une « superbe créature » « grande et moult belle ». Son corps entier respirait la force, la santé, la vigueur. Son teint bistre (5), ses cheveux noirs aux tresses coupées en rond et presque court lui auraient donné l'air un peu dur, sans l'éclat très doux de ses grands yeux.

A cette époque Jeanne n'avait pas encore d'armure, elle portait une longue tunique de drap gris, des houzeaux collants maintenus sur les souliers par les courrois des longs éperons (6). C'est dans cette tenue que le 23 février, traversant la foule respectueuse et émue de ses concitoyens elle partit de Vaucouleurs à la tête de sa petite troupe, en direction de Chinon.

Le pays était loin d'être sûr, aussi ne pouvait-on faire que des étapes de nuit, en tournant les villages, en franchissant des gués dangereux, étapes épuisantes où l'attention est sans cesse tenue en éveil. Arrivé au gîte il faut soigner sa monture et nous savons que Jeanne maniait avec dextérité l'étrille et le bouchon de paille, elle n'acceptait les services de ses compagnons que lorsqu'elle était

(3) Cf. Dom Calmet. Histoire de Lorraine, t. III, p. 551.

(4) Cf. Procès (dépositions). Siméon Luce, p. 162 et suiv.

(5) « Rusticana facie », c'est-à-dire la face d'une personne vivant sous le ciel de la campagne.

(6) Cf. Relation du greffier de l'Hôtel de Ville de La Rochelle, témoin oculaire. Revue historique IV, 336.

sûre que son cheval ne manquerait de rien. Elle même enlevait toujours la selle, le paquetage, soignant les blessures du dos si redoutées par tous les cavaliers (1).

Partie le 23 février la troupe de Jeanne de Metz et de Jeanne arrive à Chinon le 6 mars, ayant parcouru 600 kilomètres en moins de 11 jours, soit 55 km. par jour, moyenne très forte puisque les cavaleries modernes quand elles font de la route ne couvrent jamais plus de 40 km. par jour et se donnent en général un jour de repos après 3 ou 4 étapes.

La performance est donc magnifique si l'on considère de plus qu'elle fut exécutée sur de mauvais chevaux, sans montures de remplacement le plus souvent à travers champs, au milieu de périls variés.

Il est hors de doute que ce « raid » hippique contribua beaucoup à l'accueil chaleureux qui fut réservé à la « bergère des marches de Lorraine » lorsqu'elle fut présentée à la Cour de Chinon. Cette cour était composée en grande partie de chevaliers qui ne purent « par simple esprit de corps » refuser leur sympathie à cette jeune fille qui venait de donner une telle preuve d'énergie et d'endurance et la plupart d'entre eux, animés d'une grande pitié devinrent convaincus d'une manifestation de la puissance divine.

Son exploit physique ouvrit donc à Jeanne les portes du château royal. Dès cet instant elle n'a de cesse qu'elle ne parachève son entraînement. Trop pauvres pour organiser des tournois les hommes d'armes de Chinon s'adonnaient avec passion aux courses de lances. Une vaste prairie se prêtait à ces exercices, les dames de la cour s'y rendaient et venaient applaudir les cavaliers.

Dès son arrivée, Jeanne sent qu'il lui faut payer d'exemple. Elle prend part aux jeux. Elle est maintenant en excellente « forme », sa « passade » est plus régulière et sa « demi-pirouette » plus savante. Les amateurs la vantent et le duc d'Alençon qui devait lui rester si fidèle lui fait alors cadeau d'un cheval (2).

Avec la Cour elle se rend à Poitiers, toute enivrée par la joie de la vitesse que lui procure sa nouvelle et brillante monture (3). Quelques jours après elle accomplit un pèlerinage à St-Florent et

revient par Saumur foulant ainsi le sol où devaient être formés plus tard tant de générations de cavaliers !

Cependant les décisions de Charles VII sont prises. On prépare l'expédition dont dépendra le sort de la France. Chevaux et armures sont choisis avec soin. Jeanne insiste pour avoir une véritable armure d'homme, affirmant ainsi sa volonté d'effacer autant que possible sa personnalité féminine et de n'être considérée que comme un soldat.



Statuette en terre du XV^e Siècle, le plus ancien portrait de Jeanne d'Arc parvenu jusqu'à nous (Musée de Nancy).

Novatrice en matière d'équipement comme elle le sera pour les idées tactiques, elle cherche à combiner la mode et le bien-être, commande une armure légère, lui permettant de combattre à pied aussi bien qu'à cheval et critique le modèle à la mode, alourdi par de pesantes et inutiles pièces.

Le 28 avril 1429 tout est prêt : Jeanne sort des portes de Blois dans toute sa splendeur de libératrice, bannière au vent, suivie des gens de sa maison et de la longue théorie des guerriers.

Lentement, la petite armée suit les rives de la Loire. Les hommes et les chevaux ont peine à secouer la torpeur qu'engendre la monotonie de la marche.

Jeanne souffre. Au poids nouveau de l'armure vient s'ajouter la meurtrissure des angles auxquels son corps d'adolescente n'est pas fait, l'oppression de l'acier

(1) Cf. Chapoy. Compagnons de Jeanne d'Arc.

(2) Cf. Walton. Histoire de Jeanne d'Arc. Procès. Déposition du duc d'Alençon.

(3) Cf. Chapoy. Ch. I., p. 188.

qui comprime ses articulations et l'inévitable mal de tête occasionné par la lourde coiffure de guerre.

Au cantonnement, ses compagnons s'empresment de quitter leurs harnais, elle gardera toujours le sien (1), non pas, ainsi qu'on l'a dit par un sentiment de pudeur poussé à l'extrême, mais parce qu'elle tient à être « toujours prête ». N'oublions pas en effet qu'elle veut rompre avec les usages traditionnels de la chevalerie comportant des pompes et des aises, plus proches du sport que des luttes guerrières. Elle inaugure une nouvelle phase dans l'art du combat : la rapidité dans l'exécution, et ses théories diffèrent bien peu de celles que quatre siècles plus tard nous voyons en honneur dans la cavalerie napoléonienne (2).

Mais on arrive devant Orléans. Au cours de nombreuses escarmouches qui précéderont la grande victoire, on la voit souvent combattre pied à terre. Le 6 mai, blessée devant les Tournelles, elle remonte aussitôt à cheval faisant renaitre ainsi la confiance autour d'elle. Le 8 mai, elle prouve son jugement, son incroyable possession d'elle-même en ne poursuivant pas un ennemi qui se retire, (mais sans fuir) laissant ainsi son devoir de chef militaire l'emporter sur la griserie des sensations cavalières.

Par contre, quelques jours plus tard, dans les plaines de Patay, l'occasion est favorable, l'héroïne donne sa mesure en manœuvrant pour l'attaque, en galopant pour le choc, en poursuivant sans merci.

Puis, c'est l'expédition vers Reims, coupée de combats, de marches, de contre-marches. La Pucelle parcourt sans cesse les camps, réveille les courages défaillants, rétablit la discipline et la morale (3), « poursuit la débauche, terrible et pure, la trique au poing » (J. Delteil).

Après l'apothéose du couronnement du roi, son activité ne se ralentit point. Elle est « consommatrice de chevaux » à l'image de tous les grands capitaines (4),

(1) Cf. Walton. Histoire de Jeanne d'Arc. Cf. aussi déposition de d'Alençon, au procès.

(2) Cf. Gl. de Brack. Avant-postes de cavalerie légère.

(3) Cf. Chronique de la Pucelle. Chap. 57.

(4) Cependant son écurie personnelle ne devait jamais dépasser le nombre de 12 chevaux qu'elle possédait au moment du siège de Compiègne (cf. Procès, 1^{er} interrogatoire).

car, dure à la fatigue, elle exige beaucoup de ceux qui la suivent. Malheureusement, sa valeur personnelle ne triomphe pas toujours de l'apathie d'une cour dont elle devient un peu la prisonnière, du fait des circonstances. Au mois d'août, elle a la claire vision tactique qu'il faudrait menacer la ligne de retraite anglaise par une brusque et féconde chevauchée. Mais on est revenu à des méthodes surannées, rappelant les combats d'Homère. Jeanne n'est plus écoutée, on préfère à ses conseils ceux de la Trémoille, un obèse, pour lequel notre svelte et vigoureuse écuyère professe un dédain narquois (5).

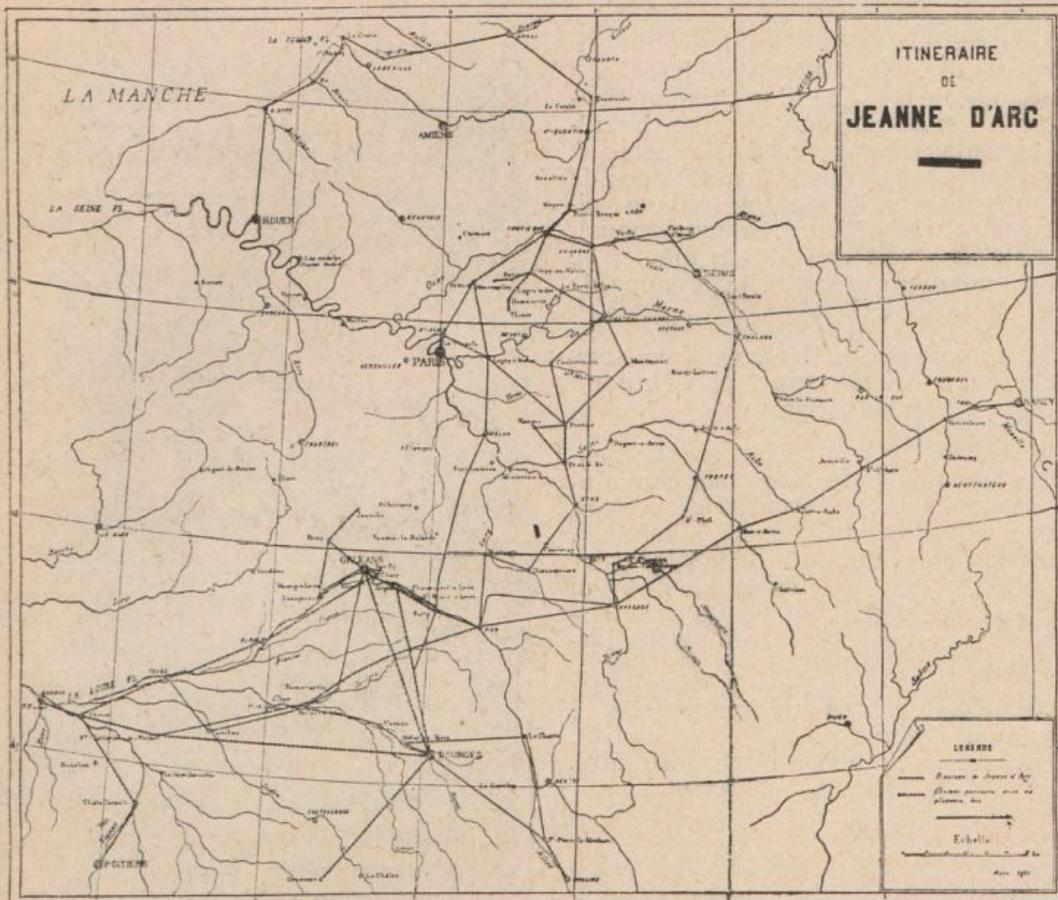
Blessée à la cuisse sous les murs de Paris, alors que du bois de son étendard elle sonde la profondeur d'un fossé, inquiète de l'ouragan de fer qui l'enveloppe, elle fait preuve d'une résistance extraordinaire à la douleur, et se laisse à grand-peine entraîner de force hors du champ de bataille.

Après cet échec, il faut reprendre la route et les sempiternelles chevauchées. Le roi, les courtisans sont las, mais Jeanne est toujours ardente. Pendant un séjour qu'elle fait à Bourges chez Marguerite de la Touroulde, elle ne songe qu'à entretenir sa vigueur, et son hôtesse nous a laissé en ces termes le témoignage de sa valeur physique : « Elle montait à cheval et maniait une lance comme l'eut fait le meilleur cavalier, ce dont les hommes d'armes eux-mêmes étaient dans l'admiration... » (et de hoc mirebantur armati... »).

En 1430, la Pucelle poursuit dans l'Oise sa dernière campagne, aussi brillante, aussi savante que ses précédentes entreprises. « ...Premier capitaine moderne, elle a senti l'importance de l'artillerie, arme alors nouvelle. Elle fit du canon un usage ingénieux, avisé, net, trait de commun qu'elle a avec Napoléon » (J. Delteil). Elle accomplit une succession de coups de main hardis et imprévus, toujours à cheval, toujours sur les routes, partout à la fois, là surtout où on ne l'attend pas.

Le 24 mai, devant Compiègne, survient le fatal incident qui fait tomber Jeanne aux mains des Anglais, mais sa lutte dernière est une vision grandiose. Avec quelle énergie elle manie son coursier au milieu de la mêlée, avec quelle vigueur elle pare les coups et riposte sans relâche ! « Elle est presque seule et sa grande figure en impose aux ennemis qui

(5) Cf. Vallot de Viriville. (Chronique de la Pucelle).



n'osent l'aborder. Il faut qu'un archer la saisisse de côté, par sa tunique de drap d'or et la tire du cheval, toute plate à terre... » (1).

Il nous faut ensuite suivre Jeanne d'Arc dans sa lugubre équipée de prisonnière, fixée par des cordes solides à la selle d'un vulgaire cheval de bât, sans armure, sans étendard, sans épée, n'ayant plus même dans les mains les rênes nécessaires à diriger sa monture.

C'est ainsi que de prison en prison, elle parcourt les régions du Nord. Enfermée dans le château de Beaurevoir, elle tente de s'échapper d'une tourelle de 20 mètres de haut, mais trop confiante en sa force athlétique, elle fait une chute grave qui la remet aux mains de ses geôliers.

De l'extraordinaire vigueur corporelle de Jeanne d'Arc, on ne saurait douter, mais sa résistance physique apparaîtra plus clairement encore si l'on remarque les distances couvertes à cheval par l'héroïne pendant sa courte épopée, distances calculées sans tenir compte des razzias de champ de bataille, des allées et venues quotidiennes.

(1) Cf. G. Chastellain. Chronique des ducs de Bourgogne.

Depuis février 1429 jusqu'à décembre 1430, soit en 22 mois, *Jeanne a parcouru cinq mille trois cent vingt-neuf kilomètres.*

Les chiffres paraissent se rapporter à 160 jours de route, mais en songeant aux jours nombreux dont nous ignorons l'emploi, en évoquant les habitudes d'activité de la Pucelle, peut-être devrait-on doubler ce chiffre avec la certitude de se rapprocher davantage de la vérité ? Contentons-nous d'affirmer que Jeanne d'Arc fit à cheval 1.330 lieues. (La distance de Paris au cœur des Indes !) et qu'elle a « traversé ou sillonné 25 de nos départements actuels, laissant partout en même temps que le souvenir de son passage, quelque chose de sa grande âme ». (C^t Champion) (2).

Les qualités viriles de Jeanne d'Arc ? Est-il besoin de longs développements pour affirmer qu'elle les possédait toutes : l'énergie, la volonté, le courage, le sang-froid, le coup d'œil, la fermeté, le

(2) Nous avons emprunté ces chiffres, la carte que nous reproduisons et certains détails qui précèdent à une savante et patiente étude du C^t Champion sur « Jeanne d'Arc écuyère ». (Berger-Levrault, éditeur).

gout de l'initiative et des responsabilités.

Toute petite, elle jouissait déjà auprès des enfants de son âge d'un prestige considérable lorsqu'elle suscitait des batailles, combats singuliers, duels corps à corps entre les gamins et les gaminès de Domrémy et ceux de Marcey (village voisin qui appartenait aux Bourguignons). Elle ne dédaignait pas, dit-on même, de leur « inculquer son autorité à coups de poing » (J. Delteil).

« Elle avait l'opiniâtreté, le bon sens terre à terre des paysans, elle était un chef-né... » (Bernard Shaw).

Elle sait parler à tous, au roi, aux capitaines, aux soldats, elle sait convaincre, déterminer. Ses proclamations, ses ordres sont toujours concis, lumineux. « Gentils Orléanais — fait-elle placarder le 2 mai sur les murs de la ville — j'ai reçu de Dieu le mandat de délivrer Orléans. Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout ! »

Avec cela, son caractère mystique, l'étonnante flamme de sa foi si simple, en font une « animatrice » extraordinaire.



Jeanne d'Arc. — Statue équestre en bronze par Frémiet.

TALIS IN ARMA RVIT BELLACI SCHEMATE VIRGO



*Pugnate audentes Galli: si tale tenebat
Palladium titubans Troia, perennis erat.*

Jeanne d'Arc en tenue de combat d'après une gravure de l'époque.

« Lors de la prise des Tournelles, de toutes parts les hommes escaladent la bastille, les murs, comme par enchantement se fleurissent de soldats grimpeurs. Cela tient de la féerie, de la gymnastique et de la prestidigitation, une ardeur lyrique soulève l'armée au-dessus du sol... » (J. Delteil).

Relisons-nous son procès ? Là encore nous la voyons « gaie et hardie », malgré le tragique des circonstances : ses réponses sont calmes, fières, voire impertinentes ! S'il se manifeste chez cette jeune fille de 18 ans de fugaces et rares défaillances, préparées par de diaboliques machinations de ses juges, elle se reprend vite, altière et dominatrice. Jusqu'à la scène pathétique du bûcher, son « caractère d'une trémp supérieure, ne se démentit jamais ».

Tous ceux d'ailleurs qui écrivirent sur Jeanne d'Arc, poètes ou prosateurs : Shakspeare, Schiller, Voltaire, Quicheral, H. Martin, Michelet, Mark-Twain, Andrew-Lang, Shaw, Delteil, etc., qu'ils soient enthousiastes ou sceptiques, tous s'accordent à reconnaître en Jeanne de

magnifiques qualités d'action, mises au service du bien social, tous sauf Anatole France qui fit œuvre de parti-pris et qui s'y refusa « en parisien du monde de l'art, dont la conception générale des choses n'admet pas la capacité de la femme à la tête dure et aux mains calleuses, bien qu'elle prédomine dans la France provinciale et dans le Paris des affaires... » (B. Shaw) (1).

Oui, Jeanne d'Arc est bien une athlète au sens « hébertiste » du terme. « Elle est toute santé, c'est une belle

(1) Cf. B. Shaw. *Sainte-Jeanne*. Préface.

paysanne de France, nourrie d'éléments simples..., bien campée, les pieds solides sur la terre..., tout chez elle est synthèse, densité, proportion ». (J. Delteil).

Soyons fiers d'appartenir à un pays qui enfanta une telle héroïne, et « qu'à toi surtout revienne l'honneur des prodiges accomplis, à toi, France, qui, avec Jeanne, créa le poème le plus idéal dont le cœur et l'imagination des hommes aient jamais été ravis, parce qu'il est fait à la fois d'enthousiasme et de raison ». (P. Deschanel) (2).

D. STROHL.

(2) Cf. P. Deschanel. Discours de réception à l'Académie Française. 1^{er} février 1900.

CHRONIQUE DES CENTRES HÉBERTISTES

LE CENTRE « HÉBERTISTE » D'ORLÉANS

Voici, très brièvement retracé, année par année, l'histoire d'un centre « hébertiste » qui ne se contente pas d'être par lui-même prospère, mais a réussi à influencer un grand nombre de formations scolaires ou sportives où la « Méthode Naturelle » est maintenant pratiquée régulièrement et avec le plus grand succès.

Année 1914. — Un véritable enthousiasme se manifeste en faveur de la « Méthode naturelle », à la suite d'une conférence démonstrative faite à Orléans par le Lieutenant de vaisseau Hébert, assisté du Docteur Gillet.

Des groupes masculins et féminins s'organisent aussitôt, grâce à l'impulsion du Docteur Dufour. Malheureusement la mobilisation survient !

Années 1915-1916-1917. — Malgré la guerre, ce bel élan n'est pas arrêté. A l'École primaire supérieure une éminente et avisée pédagogue Mlle Malaise (membre du Conseil Supérieur de l'I. P.), prend la direction du cours de jeunes filles aidée par d'excellentes monitrices, M^{lles} Leplus et Dufour, pendant que M. Farineau s'occupe des garçons.

En 1916, la « Société Orléanaise d'éducation physique par la méthode naturelle (Hébertistes) », est régulièrement constituée.

En 1917, on crée un cours gymnique de vacances pour les écoliers et un succès considérable vient couronner les premiers efforts de la Société animée par M. Lebrun, puisque celle-ci compte 13 admis au C.P.S.M. sur 13 présentés, obtenant en plus 26 brevets de spécialités.

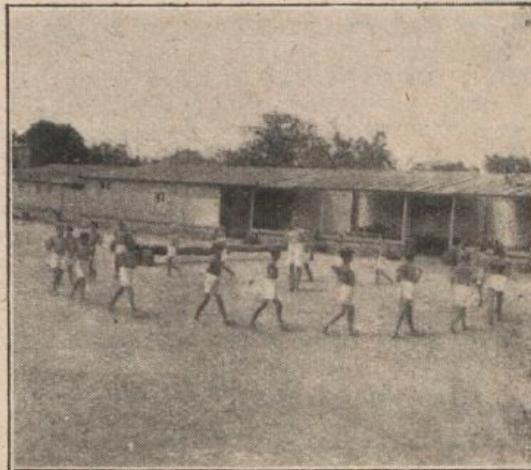
Année 1918. — La Société possède déjà 120 membres et deux de ceux-ci, amateurs de sports deviennent aisément, sans préparation spéciale, Champion de Touraine du 400 et du 100 m. (MM. Lebrun et Robin).

Année 1919. — On organise des cours dans les Ecoles de la ville d'Orléans pour y former des élèves moniteurs et monitrices et intéresser les membres de l'enseignement.

Année 1920. — Création d'un groupe spécial de natation. Belle démonstration à la fête de l'Île Arrault. Ouverture d'une *École de plein air de filles* où la M. N. est intégralement pratiquée.

Année 1921. — Le Centre prospère. Il est maintenant assez fortuné pour pouvoir acheter des appareils à douches, des instruments ou agrès divers, etc... Création d'une *École de plein air de garçons*, sous la direction de M. Gautherot.

Année 1923. — Très beaux succès au C.P.S.M. et création d'une *école maternelle de plein air*.



Au centre « hébertiste » d'Orléans

Groupe de jeunes garçons exécutant les exercices du « marcher » sous la direction d'un moniteur.



M. Gautherot

Année 1923. — Un deuil cruel doit être enregistré au cours de cette année, celui du *Docteur Dufour*, un des ouvriers de la première heure, l'âme de la Société. Le D^r Dufour est remplacé par M. *Chollet* (devenu depuis député et maire d'Orléans). Le D^r *André Dufour* remplace son père au Bureau et aux Ecoles de plein air.

Année 1924. — Le centre peut s'adjoindre une excellente recrue, dans la personne de M. *Rouanet*, jeune instituteur, ancien moniteur aux Fusiliers marins de Lorient. Il initie aux principes de la M. N. les membres du Club athlétique de la Société Générale (C.A.S.G.) et devient l'adjoint de M. *Gautherot* aux *cours officiels* de l'Ecole primaire supérieure.

De son côté, M. *Farineau* tente une action de propagande du côté de la Société Nautique du Loiret.

Année 1925. — Particulièrement intéressante : Les *cours de natation* professés par MM. *Farineau*, *Renard*, *Fleury* obtiennent un gros succès (74 élèves dont 28 fillettes, j. filles et dames).

En octobre 1925, M. *Bruneau* étant Inspecteur d'Académie et M. *Thevenin* Inspecteur primaire d'Orléans, Mlle *Morin* et M. *Gautherot* (Directeurs des Ecoles de plein air) sont détachés de leurs classes pour faire connaître et pratiquer la Méthode naturelle dans toutes les écoles de la ville.

Notons aussi la vive action entreprise par M. *Lebrun* auprès du Club Athlétique Orléanais pour amener ses membres aux saines pratiques de l'athlétisme complet.

L'exemple du centre d'Orléans prouve le rayonnement qu'on peut obtenir par un travail sérieux, méthodique et discret. Rien ne supplée à la force de l'exemple : les résultats parlent d'eux-mêmes, ils suffisent à attirer et à retenir des adeptes.

Félicitons les hébertistes d'Orléans, mais en particulier M. *Gautherot*, toujours vaillant, toujours sur la brèche ; la plupart des succès obtenus à Orléans lui sont dus.

Ceux de nos amis qui voudraient avoir des renseignements plus précis sur le centre orléanais pourraient entrer directement en relation avec ce remarquable organisateur dont l'adresse est : M. *Gautherot*, 7, boulevard Sainte-Euverte, Orléans (Loiret).

« Un journal qui n'est ni celui d'un homme, ni celui d'un parti, mais celui d'une opinion, d'un sentiment, d'une attente, c'est la chose invincible entre toutes.

C'est le fleuve : il n'est pas composé d'hommes, il est composé de flots. Les flots marchent suivant leur pente, viennent toujours. On peut en utiliser quelques-uns, les employer à de vulgaires travaux, il en vient d'autres : le fleuve marche. On veut lui opposer des barrages, il les franchit, il suit son cours... »

LOUIS VEUILLOT.

